

JEAN LE CLERC DE LA HERVERIE

RAINETTES DES LENDEMAINS

Rosy s'étira, quittant le fauteuil dans lequel elle tuait le temps en regardant la tridi. Depuis quelques jours, les programmes ne la satisfaisaient plus du tout. L'impression de répétition l'exacerbait, comme si on resservait les mêmes informations avec des sauces différentes pour masquer le manque de nouvelles fraîches. De plus, son oreille de sémanticienne repérait des qualificatifs démodés dont des équivalents branchés traînaient portant sur toutes les lèvres. Et même les prévisions météo paraissaient décalées...

Pas kiffant, tout ça. Elle coupa la tridi et décida qu'un peu de bonne bouffe la remettrait sur ses rails.

Il restait encore des délicieux petits plats dans le congélateur. Jenny les avait mitonnés avant sa disparition. Goûtez-moi ! À chaque repas, Rosy échangeait

avec celle qui avait été sa compagne pendant de longues années, avant que ces foutues catastrophes ne s'enchaînent diaboliquement et qu'elle ne se désintègre sous ses yeux.

Rosy tira au hasard un paquet de la machine à froid.

Fennek. Le temps d'un éclair, elle entrevit avec horreur un mignon petit renard débité par un boucher sans pitié, puis se souvint... Ciel toujours bleu. Vacances en Méditerranée, *sea sex and sun*. Bains linguistiques. La recette venait de l'île de Malte où lapin se dit fennek.

Jenny, belle Black plantureuse, adorait la cuisine du monde et prenait plaisir à noter le nom de chaque préparation dans sa langue originale. Ses *rougails* congelés côtoyaient de solides plats celtes tels le *irish stew*, le *haggis* et le *kig ha farz*, et des mets ensoleillés comme le *tagine de Ouarzazat*, la *zarzuela de pescados* et le *stufat ta fennek*.

— Allons-y pour le lapin à la maltaise !

Heureusement que le congélateur tenait bon. L'éolienne du jardin et les plaques photoélectriques du toit permettaient de parer à toute panne électrique.

* * *

À y bien penser, en cette année 2052, chacun de ses trente-sept anniversaires avait été ponctué d'un

ou deux fléaux. Bien entendu, ils étaient disséqués-expliqués à chaque fois par des spécialistes qui prenaient un ton docte pour en déterminer les causes *a posteriori*... et bien entendu, la prochaine catastrophe ne serait pas nécessairement un clone de la précédente, mais ce serait quand même une nouvelle plaie d'Égypte.

Les marées changeraient de couleur. Noires, vertes ou rouges ?

Les pluies tomberaient en trombes mortelles. Acides ou trop sucrées ?

Et les fuites ? Du gaz toxique en liberté ou bien de la radioactivité ?

Et la couche d'ozone prendrait un coup supplémentaire.

(...)

DOMINGO SANTOS

COULEZ MES LARMES, DIT L'ASTRONAUTE

Des banderoles étaient accrochées aux fenêtres et des tentures pendaient à tous les balcons. C'était jour de fête. Les gens, endimanchés, se promenaient et bavardaient d'un ton animé. Au milieu de la place, sur une scène, une pancarte annonçait « Premier centenaire de l'Astronautique : 1957-2057 », en grands caractères rouges. Le vent la faisait osciller légèrement. Ses lettres clignaient de l'œil, de façon inattendue.

Octave s'arrêta au milieu de la rue et regarda autour de lui. Il ne jeta qu'un simple coup d'œil ; puis il reprit sa marche, les mains dans les poches, le regard perdu. Une moue triste se dessinait sur son visage. Quelques enfants couraient de droite à gauche, en jouant avec des astronefs en plastique. « Je suis un astronaute, je suis un astronaute ! » « Vroouum, on décolle de la Lune ! »

— Imbéciles, murmura Octave pour lui-même, vous aussi vous le croyez, vous ne savez pas ce que

vous dites. Astronautes... Imbéciles.

Il entra dans un bar. Le cinquième ce jour-là ? Il avait besoin d'oublier. Aujourd'hui plus que jamais.

La télévision était allumée, la voix impersonnelle d'un commentateur parlait de la commémoration sur de vieilles images.

— Voilà cent ans aujourd'hui, un jour comme celui-ci, le monde entier s'était ému de la grande nouvelle. Pour la première fois, un appareil construit par l'homme avait franchi...

— Éteignez ça ! grogna Octave, contemplant fixement la consommation qu'on avait posée devant lui. Pour l'amour de Dieu, éteignez ce truc.

Le serveur ne bougea pas. Il essayait des verres, les examinant par transparence pour vérifier s'ils étaient vraiment propres.

— Le premier *Sputnik* pesait...

— Oh, ça suffit. Ils répètent toujours la même chose.

Cette fois, le serveur lui prêta attention. Le bar était presque vide, à l'exception d'un couple assis dans un coin. Il laissa les verres sur le comptoir, parfaitement alignés.

— Qu'est-ce qui vous prend, mon vieux ? Ça ne vous plaît pas ?

La voix du commentateur continuait à discourir sur les vieilles images.

— ... et c'est ainsi que commença l'aventure dont tous les pays fêtent ce jour le premier centenaire. Dans toutes les villes du monde, dans toutes les nations se déroulent aujourd'hui les célébrations commémoratives de cette grande date historique...

— Ils parlent beaucoup, marmonna Octave, comme toujours. (Il but une grande gorgée et reposa le verre d'un coup sec sur le comptoir.) Ils ne se rappellent plus de l'époque où ils avaient complètement oublié le programme spatial, de toutes ces années de silence. Maintenant ils ne se souviennent que du moment où ils ont commencé à le remettre au premier plan, où ils l'ont à nouveau considéré comme prioritaire, et ils l'exhibent comme un drapeau. Mais ce ne sont que des bureaucrates et des gratte-papier. Ils ne savent pas. Ils ne sont jamais partis là-haut. Ils n'ont pas idée de ce que c'est.

— Quoi ?

— L'espace. Ça. Il ne s'agit pas de gloire, d'émotion ou d'aventure. Mais de misère, peur et souffrance.

— Peut-être que vous... ?

Le serveur ne termina pas sa phrase. Octave serrait avec force le verre entre ses doigts, comme s'il voulait le casser.

— Oui, dit-il. J'étais l'un d'eux. Moi aussi je suis allé là-haut.

(...)

JEAN-FRANÇOIS SEIGNOL

LES PARTICULES ALIMENTAIRES

Après être resté toute la matinée caché derrière les nuages, le soleil se montrait enfin. *C'est bon signe*, pensa Ogram en pénétrant dans la cour. Le groupe de visiteurs l'attendait déjà. En vrai professionnel de la communication, il afficha un sourire ravi.

— Bienvenue, mes chers amis. Toute l'équipe des établissements d'Abattage Tegmark m'a chargé de vous dire combien nous sommes heureux de vous accueillir ici. Je suis Ogram Techapolti, le responsable des relations extérieures.

Des murmures polis mais circonspects lui répondirent. Il balaya l'assistance de son regard bleu qui attirait spontanément la sympathie (à 8 200 euros la paire d'yeux, pause et chirurgie adaptative comprises, c'était la moindre des choses). Il chercha les meneurs du groupe, ceux qui allaient diriger la contestation. Il identifia tout de suite Sylve Dachstein, la journaliste de *Tofu-magazine*, avec son air de Sainte-Nitouche,

au premier rang. Derrière elle, un peu sur le coté, Olaf Versini, le très médiatique fondateur de la Ligue végétaro-chrétienne, beau comme un acteur californien, arborait son bronzage cuivré. Et tout au fond, sous un grand chapeau excentrique, ce devait être Liguana Pistiflore, du lobby *One pet One voice*. À cause de sa dernière transformation bioplastique, il avait failli ne pas la reconnaître. Elle chuchotait quelque remarque aigre-douce dont elle avait le secret à Doni Perchwin, le vieux sénateur du Parti non-viandiste.

Au total, il avait face à lui une quarantaine des membres les plus influents des groupes de pression végétariens. La partie n'allait pas être facile. Ogram sourit. Il aimait les gageures. D'un geste ample, il invita les visiteurs à s'avancer dans la cour ovale qui constituait le cœur des installations. En son centre, juché sur un socle de carboroche bleutée, le buste d'un vénérable savant du siècle dernier scrutait le groupe de son regard de bronze.

Une fois les invités disposés en arc de cercle, Ogram se plaça devant le piédestal. Il s'éclaircit la gorge tout en activant l'ampli-voc inséré sous sa pomme d'Adam. Sa voix, au volume parfaitement dosé, s'éleva dans l'air tiède du début d'après-midi.

— Mes biens chers amis, vous êtes ici dans un abattoir. Un abattoir spécialement conçu pour vous,

végétariens et militants antispécistes. Car ici, nous respectons la vie, sous toutes ses formes. Bien sûr, nous tuons des animaux...

Il laissa sa phrase en suspens, tandis qu'un grondement de réprobation montait de l'auditoire. Sylve Dachstein laissa échapper un « obscène ! » de ses lèvres délicatement ciselées. Il reprit la parole, poussant légèrement le volume de l'amplificateur.

— Nous tuons des animaux, mais sans les tuer. Ou, pour être plus précis, nous les tuons et nous ne les tuons pas.

(...)

OLEG OVTCHINNIKOV

ORGASME EN OCTOBRE

Il fut aspiré et recraché, mais, dans l'intervalle, il fut tellement tourneboulé que, malgré ses facultés recouvrées, il fallut à Tryphon de longues microsecondes pour s'orienter dans son nouvel environnement.

Le polygone représentait un plateau arrondi de 8 500 m de diamètre, saupoudré d'un sable rouge – presque de la poussière. Par endroits, sous le sable, affleurait la plaque constituant le fondement du polygone, faite, à en juger par sa couleur, de bitume monolithique. Le ciel rappelait une énorme bulle de savon, moirée sur l'horizon et presque translucide au-dessus de la tête. À travers, on aurait pu parfaitement observer les étoiles, n'eût été un soleil aveuglant d'une teinte rouge-incendie. À deux kilomètres au sud du plateau courait la cicatrice noire d'un canal asséché. Au-delà commençaient les rochers.

Qu'est-ce que c'est ? se demanda Tryphon. *Mars ?*

— Non : Snikers ! retentit une voix dans sa tête, une voix aigrette, avec un fort accent.

Tryphon grimaça intérieurement : jeune stagiaire, il ne parvenait pas à se faire à l'idée qu'en cours d'opération chacune de ses pensées était immédiatement connue des personnes qui se tenaient derrière le tableau de commande. Ou des non-personnes, telles la Teutonnes.

— Gryphon, sors du passage, lui ordonna-t-on mentalement. Ne freine pas le débarquement.

La vache ! pensa Tryphon de manière imagée. *Quand on ne sait pas parler, on pense au moins correctement.* Chez elle, « sors » sonnait comme « zors », quant au simple prénom russe Tryphon, elle s'arrangeait pour le déformer monstrueusement... Au demeurant, pour un missionné, « Gryphon » ne sonnait pas si mal.

Il activa ses manipulateurs et se déplaça en roulant d'une dizaine de mètres, observant qu'ici et là le sable obstruait des fentes et des lézardes dans la plaque bitumineuse. Le portail se mit aussitôt à scintiller, un point brillant naquit en son centre, qui grandit rapidement jusqu'aux dimensions requises puis s'illumina brusquement avant de se dissoudre dans la nacre céleste.

Martha tomba sur le sol d'une hauteur de plusieurs mètres, rebondit sur ses manipulateurs tortillés en ressorts et fit pivoter sa tourelle pour un coup d'œil circulaire.

— C'est quoi ? Mars ?

— Non : Snikers.

— Très malin ! s'immisça dans leur dialogue la voix aigrette de la Teutonne. Vous êtes dans le système de Cappa Polypa...

— Rien que ça ! Un homme normal n'irait pas prononcer ça...

— ... sur la dixième planète du soleil local. Elle s'appelle Octobre.

— En tout, des planètes, il n'y en aurait pas douze ? s'enquit Martha.

— Exact. Et vous êtes là-bas pour réprimer une révolution.

— D'octobre ? pouffa Tryphon.

Il écoutait d'une oreille, c'est-à-dire, compte tenu de la situation, d'un hémisphère. Son regard s'en revenait constamment à Martha, et ce d'autant plus volontiers qu'à part elle il n'y avait rien à voir sur le polygone inondé de soleil. Il admirait ses manipulateurs gracieusement galbés et déliés, hérissés de senseurs et de transmetteurs de mouvements, son élégante tourelle fendue de meurtrières délicatement ciselées – rappel rudimentaire des temps anciens où, pour diriger de lourds engins, il fallait un équipage entier installé dedans.

Tryphon s'imagina quatre bonshommes mal rasés et en sueur, avec des bottes souillées, et réprima une

grimace de dégoût. Non, merci, grâces soient rendues aux constructeurs, l'ARAGNE – ou appareillage semi-automatique de Kataloine – n'était pas menacée d'une telle déchéance. Il darda son regard sur Martha et, sans se préoccuper de la Teutonne, se dit : *Quand même, elle est délicieuse au possible !*

– Ne fantasme pas avant l'heure, le doucha sa coéquipière. Tiens, voici de quoi refroidir tes ardeurs.

Elle arrosa joyeusement Tryphon d'un léger flux de photons qui ne pouvait lui causer aucun dommage mais dépoussiérait sa structure. Cette caresse ne fit que l'exciter davantage.

(...)

JEAN-FRANÇOIS THOMAS

STOP STATUES

— Oh ! Oh !... fit soudain Arnaud.

Cette interjection du navigateur fit se retourner la capitaine Maéva Onko. Elle s'échinait à nouveau sur l'Inford, essayant de trouver des nouvelles plus fraîches, les dernières datant de deux mois. En vain. La route de l'astrocargo était décidément trop éloignée des trajets commerciaux et les réseaux de communication ne pointaient manifestement pas dans cette direction. Sans cette perte inexplicable d'énergie, jamais le *Nan-Shan* ne se serait écarté des voies habituelles et n'aurait essayé de couper au plus court, à travers ce secteur central de la Galaxie, encore peu exploré. Mais, face au risque de se trouver encastré pour de longs mois, voire des années dans l'espace, la solution de prendre un raccourci avait paru la plus raisonnable et chacun des douze membres d'équipage s'était finalement rallié à elle. Nul n'avait envie de revivre la tragédie du *Talisman*, retrouvé errant vingt-sept ans après sa disparition. La lente agonie, filmée par les victimes elles-mêmes,

restait dans les mémoires de tous les astronautes.

N'empêche que la tension était réelle : on ne savait jamais quels dangers recelait une route inconnue. Et les hommes d'équipage, tout comme les marins, sont gens superstitieux.

— Quelque chose ne va pas ? demanda la capitaine, sans parvenir à cacher complètement son anxiété.

— Je sais pas, répondit Arnaud Tilbur, on dirait que le déflecteur a des hoquets, des ratés... Mmmh, ça ne me dit rien qui vaille...

Jorge Zurbriggen, l'ingénieur électricien, râblé, peu porté à l'optimisme, s'écria :

— Et ça continue ! Encore une panne ! La reine des missions merdiques ! On n'a eu que des emmerdes depuis le départ ! Que des ennuis ! Jamais vécu une angoisse pareille ! Le système de ventilation défaillant. Les toilettes bouchées. Et puis, souvenez-vous comme j'ai dû bricoler le réseau frigorifique. Sans mon intervention, toute la cargaison était fichue. J'avoue même que c'est un miracle si ça tient encore. Pour combien de temps ? Maudite, maudite mission !

— De toute manière ce que nous transportons maintenant peut se passer des frigos, déclara Hicham Mac Oliver.

Hicham était un géant barbu originaire de

Semperis. Il passait pour le meilleur mécanicien de la compagnie qui affrétait le *Nan-Shan*.

— C'est vrai que notre bécane n'est plus de première fraîcheur, poursuivit-il, mais si tu veux travailler sur du matériel neuf, quitte le commerce et va t'engager dans la police, mon vieux !

— Ta gueule, sale con !

— Il suffit ! ordonna Maéva d'une voix qu'elle trouva trop aiguë.

Elle se leva et s'approcha du navigateur. Tous les membres de l'équipage présents dans la Commanderie l'imitèrent lentement en silence et entourèrent leur collègue affairé.

— Regardez ! s'écria Arnaud en montrant du doigt un écran sur lequel des coordonnées défilaient à vive allure. Vous voyez ces pics de dépression, là ? et là ?... Bon sang, on perd encore et encore de l'énergie...

— C'est grave ? demanda timidement Catrin quater Loriscamp, la seule clone de l'équipe.

— Ça, si tu veux mon avis, c'est mauvais... c'est très très mauvais...

— Mauvais jusqu'où ? insista Catrin quater.

— Égarés comme on est, on ne peut pas se permettre de perdre autant d'énergie. Si on savait combien de temps nous prendra encore le voyage, on pourrait calculer la consommation, effectuer des simulations, mais dans les circonstances actuelles...

Capitaine, continua Arnaud en s'adressant directement à Maéva, la fixant droit dans les yeux, capitaine, il faut impérativement que nous nous posions quelque part !

(...)

SELENE VERRI

UN NOMADE PARMI LES NOMADES

La maison de Lino Aldani n'a rien de commun avec les inconfortables taudis où survivent les personnages de son roman *Quando le radici* (*Quand les racines* – Denoël – Présence du Futur). Le portail rouge s'ouvre sur une allée ombragée qui débouche sur une rotonde fleurie. La maison est grande, pour deux personnes, confortable. Elle est située en pleine campagne, dans le nord de l'Italie, au bord d'une route isolée d'une commune proche de Pavie dont elle dépend administrativement.

Parce que le doyen de la science-fiction italienne ne conçoit plus « la vie à la verticale », explique-t-il. Et ceci, depuis de nombreuses, de très nombreuses années.

Aldani est né dans ce village : San Cipriano Po. Il a été conçu – « pétri » dit-il – à Rome, mais ses parents, qui vivaient à l'époque dans la Capitale, décidèrent de le mettre au monde ici où il a passé les quarante premiers jours de sa vie.

En revanche, il a vécu à Rome ses quarante-deux premières années, et il en conserve un souvenir affectueux.

Que faisait-il à Rome ? lui ai-je demandé.

— J'attendais. Je grandissais. J'ai écrit une très belle histoire sur la Villa Borghese, *Aria di Roma andalusa*, qui a été publiée dans mon avant-dernier livre.

« Oui, de temps en temps, Rome me revient en mémoire. Mais pas la Rome actuelle. Celle dont je me souviens, c'est la Rome d'autrefois. J'ai la nostalgie de la Rome telle que je l'ai laissée et qui, pourtant, était déjà insupportable à cause du trafic.

Mais, à un certain moment, la Ville éternelle est devenue *trop* invivable.

— On ne pouvait plus vivre à Rome. J'ai raconté ça en détail dans tout ce que j'ai écrit. Rome était devenue un véritable capharnaüm, comme Milan aujourd'hui. La métropole, ah non ! plus jamais, conclut-il en secouant la tête en une sorte de supplique.

Alors, il décide de revenir au pays.

— Ici, c'était un champ de maïs, raconte-t-il avec fierté et, en même temps, avec une pointe d'ironie. J'ai effectué toutes les plantations. La maison, c'est moi-même qui l'ai construite et dessinée selon mes idées. Et je l'ai complètement ratée.

Mais, entre temps, avant de déménager, il y a eu la rencontre avec la science-fiction.

— J'enseignais, et je donnais des cours particuliers. Au cours d'une des leçons, un étudiant regarde derrière moi. Il y avait une étagère pleine d'*Urania*. « Vous lisez *Urania* ? » me demande-t-il. « Mais oui... » Alors, nous avons commencé à parler de science-fiction. Et un jour, il m'a fait voir un numéro d'*Oltre il Cielo*. Il aspirait d'écrire dans cette revue et il m'a conduit à sa rédaction où j'ai fait la connaissance de Falessi.

(...)

LINO ALDANI

ONTALGIE

La douleur de l'être

Au début nous étions trois, comme dans les comédies bourgeoises : elle, moi et l'autre. Il m'a fallu pas mal de temps pour comprendre que dans ce triangle je n'étais pas le sommet principal. Magda et Oscar formaient le couple, moi j'étais l'intrus, mais à dire vrai Oscar ne comptait pas beaucoup non plus.

Oscar était du genre tapageur et impulsif. C'était aussi un très grand bavard, ça oui, et d'une manière ou d'une autre il parvenait toujours à faire en sorte qu'on l'écoute, même lorsqu'il n'y avait pas une once d'originalité dans ce qu'il disait. Sa femme le détestait pour un tas de bonnes raisons et à cause de tous ces grands mots qu'il parvenait à enfiler comme si c'étaient des perles, en se fichant souvent pas mal de la logique. Elle le détestait surtout parce que, il y a quinze ans, Oscar l'avait amenée vivre là, à la ferme de l'« Enfer », un endroit, pour ainsi dire, au bout du monde.

Ainsi, lorsque Oscar est mort au cours d'une crise de logorrhée, victime aussi de ses propres phobies,

elle n'en a pas fait une maladie. Elle a pleuré pendant une demi-heure et c'est tout. Néanmoins le couple était tout sauf anéanti, il résistait même mieux qu'au-paravant, et mon rôle d'intrus était devenu encore plus embarrassant.

J'ai dit qu'au début nous étions trois. Au début seulement. Plus tard sont arrivés les Holberg, les propriétaires du domaine, avec leur chauffeur et leur bonne. Ils sont morts très vite eux aussi, et ce, dès leur arrivée, et à peu de choses près durant la période où, à l'Enfer, tout le monde commençait à dérailler et à montrer des signes inquiétants de déséquilibre, à tel point qu'un type parmi les ouvriers et les conducteurs d'engins a fait le saut du crapaud, comme on dit par là-bas.

Le docteur Grimaldi est venu lui aussi, avec armes et bagages. Il a installé son laboratoire derrière les écuries, dans une mesure délabrée, remplie de toiles d'araignées et de nids de frelons. Grimaldi a été de tous celui qui a le mieux résisté, mieux même que Magda. Mais un après-midi, il s'est trompé de seringue, au lieu de s'injecter son habituel stimulant... Il n'a pas eu le temps de me dire ce que c'était. Je l'ai trouvé renversé sur la table, raide mort, les yeux qui riaient et la bouche grimaçante. De la strychnine, je suppose. La petite main d'acier a arrêté son cœur à lui aussi.

Voici, *grosso modo*, ce qui s'est passé depuis le mois de juin, ou à peu près, lorsque sans faire grand bruit et avec très peu de signes avant-coureurs, presque comme un voleur la nuit, la fin du monde a commencé.

(...)

LINO ALDANI

BONNE NUIT, SOPHIA

Des combinaisons grises et bleues se hâtaient tout au long de la rue. Grises et bleues ; on ne voyait guère d'autres couleurs. Il n'y avait là ni boutiques, ni bureaux, ni le moindre bar ; pas même une vitrine de jouets, une parfumerie. De loin en loin, dans ces façades anonymes et noirâtres, encroûtées de crasse et de moisissure, s'ouvrait la porte tournante d'un dépôt de vente. Et derrière, à l'intérieur, il y avait le « rêve » ; l'onirofilm, le bonheur pour tous, à la portée de toutes les bourses. Il y avait Sophia Barlow, toute nue, pour quiconque voulait l'acheter.

* * *

Ils étaient sept. Sept qui s'approchaient de lui en l'encerclant. D'un violent coup de poing, il en atteignit un à la mâchoire et l'envoya rouler au bas du monumental escalier de marbre vert. Un autre, grand, vigoureux, s'avança en brandissant une massue. Il esquiva le coup en se baissant d'un bond, empoigna l'esclave par la taille et le lança violem-

ment contre les colonnes du temple souterrain. Puis, tandis qu'il s'efforçait de tenir tête à un troisième, une poigne de fer lui enserra la gorge. Il tenta de se dégager ; mais déjà un quatrième esclave lui agrippait les jambes, cependant qu'un autre encore lui immobilisait le poignet gauche.

Ils l'emmenèrent en le portant à bras-le-corps. Des sons de cithares et de tablas s'élevaient du fond de l'énorme caverne ; c'était une musique énervante, obsédante, toute pleine de frémissements qui n'en finissaient pas.

Ils l'attachèrent, nu, devant l'autel. Puis ils disparurent dans des galeries qui s'ouvraient au long des parois, pareilles aux orbites béantes d'un crâne de squelette. Il y avait dans l'air une odeur de résine, de musc et de nard ; un parfum aphrodisiaque qui s'exhalait des torchères et des braseros allumés.

Quand les vierges apparurent et se mirent à danser, la musique se tut un instant pour reprendre de plus belle, accompagnée par un chœur lointain de voix de femmes.

C'était une danse orgiaque, grisante. Les vierges passaient et repassaient tout près de lui, frôlant son ventre, son visage, sa poitrine, de leurs voiles légers ou bien du bout des longues et molles plumes dont elles étaient coiffées. Leurs diadèmes, leurs colliers, leurs bracelets étincelaient dans la pénombre.

À la fin, les voiles tombèrent, lentement, un à un. Il vit les seins dressés, devina, sentit presque, la douceur de tous ces membres qui s'agitaient devant lui en un tournoiement de lascivité insatisfaite.

Brusquement, un coup de gong prolongé, angoissant, interrompit la danse. La musique cessa. Et les danseuses s'éclipsèrent comme des fantômes pris en faute. Alors, il se fit un grand silence ; et la prêtresse apparut, très belle, enveloppée dans les plis d'une cape de léopard. Elle avait de petits pieds, nus, nacrés, et serrait un long stylet bleu pâle dans ses mains. Ses yeux noirs, profonds et vifs, semblaient lui scruter l'âme.

Combien de temps dura l'insoutenable attente ? Le stylet coupait les liens avec une lenteur exaspérante ; les grands yeux sombres, humides et brillants de désir, ne quittaient pas les siens, cependant qu'une voix persuasive, tentatrice, lui chuchotait insidieusement des mots précis et incongrus.

Elle le traîna jusqu'au pied de l'autel. La cape de léopard tomba ; elle s'étendit dessus, languissamment, et l'attira contre elle d'un geste doux et impérieux.

Dans la caverne, coquille gorgée d'ombres et d'échos, le monde vibrait au rythme alterné des soupirs...

Bradley, le superviseur, éteignit l'appareil et ôta son casque de plastique. Il sortit de la cabine, les mains et le front moites, la respiration oppressée, le cœur battant la chamade.

Une vingtaine de techniciens, le réalisateur et la vedette féminine se précipitèrent, impatients, au-devant de lui. Bradley chercha un siège du regard :

— Donnez-moi un verre d'eau, dit-il.

Il s'installa confortablement dans un fauteuil pneumatique au large dossier incliné, et s'essuya le visage et les mains, en respirant profondément. Un technicien s'approcha et lui tendit un verre. Bradley le vida d'un trait.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? demanda anxieusement le réalisateur.

Bradley eut un geste d'irritation, puis secoua la tête :

— Non, ce n'est pas ça, Gustafson.

Sophia Barlow baissa les yeux ; Bradley lui tapota la main :

— Je ne parle pas pour toi, Sophia. Tu as été merveilleuse. J'ai... J'ai ressenti des sensations qu'une grande actrice pouvait seule me donner. Cela dit, l'onirofilm est raté de bout en bout. Il manque d'homogénéité, d'équilibre.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

— Gustafson ! Je viens de dire que le film manquait d'homogénéité. Tu saisis ?

— Oui, je vois : la musique est hindoue, vieille de quatre siècles, et les costumes sont de l'Afrique centrale. Mais le Consommateur ne fait jamais attention à ce genre de détails ; ce qui l'intéresse...

— Gustafson ! Le Consommateur a toujours raison ; ne l'oublie pas. De toute façon, il ne s'agit ni de la musique ni des costumes. La chose est plus grave : le système nerveux d'un bœuf lui-même ne résisterait pas à la vision de cet onirofilm !

(...)

VOICU BUGARIU

BONNE NUIT, SOPHIE !

À Lino Aldani

Elle paraîtra bientôt, c'est la dernière fois qu'elle se met en retard. Elle descendra de voiture en secouant élégamment ses boucles blondes, elle se rapprochera de nous, ses amis, à grands pas, trop grands pour une femme aussi belle, d'un style masculin, qui lui allait mieux il y a une vingtaine d'années mais qui ne lui va pas mal maintenant non plus, car elle est douée d'un instinct sûr et sait parfaitement éviter les exagérations, elle nous sourira et nous nous sentirons tous comme électrocutés. On aurait pu faire un film avec son sourire de femme absolue.

Au fond, elle n'est pas belle, haute, trop souple, aux traits masculins, mais ses mains allongées aux doigts effilés donnent le frisson. Ses mains, son sourire, elle n'en a pas davantage, mais cela lui suffit pour créer sa réputation de femme fatale, qu'elle est en vérité. Des trop nombreux hommes qui lui ont couru après, elle sut toujours choisir ceux qui étaient hors du commun, des hommes forts ou sensibles,

jamais très intelligents, toujours, chose étrange, de taille un peu moins élevée que la sienne, mais décoratifs, à professions spectaculaires, aux côtés desquels elle faisait une apparition nonchalante, sérieuse, maternelle, d'une élégance irréprochable dans les restaurants à la mode.

Jamais mesquine, évitant les avantages qu'elle aurait pu facilement obtenir, indécise, versatile, non point par manque de caractère, mais par instinct, traversant les années en personne victorieuse quoique étonnée de ses victoires, ensorcelante, sachant accueillir succès et échecs avec un même sourire inaltérable, éveiller de grandes passions et d'énormes déceptions sans s'en laisser émouvoir, mentir et dire la vérité, promettre et tenir ses promesses ou les oublier un instant après les avoir faites, être généreuse ou soudain, avare, sans transition, non pas de son argent mais de son temps, s'allumant puis s'écartant, toujours mécontente du présent quelque excellent qu'il fût, rongé du désir de changement, regardant avec avidité vers « autre chose », vers l'avenir sacrifié dès qu'il se transformait en présent. S'emballant surtout pour les causes perdues d'avance, les défendant avec une passion folle, les oubliant brusquement alors seulement lorsque, plus d'une fois, elle réussissait, miraculeusement à en changer le cours naturel vers l'échec.

(...)